

**RIVAGES/NOIR**



**L'HORIZON  
QUI NOUS  
MANQUE**

**PASCAL  
DESSAINT**



Entre Gravelines et Calais, dans un espace resté sauvage en dépit de la présence industrielle, trois personnages sont réunis par les circonstances : Anatole, le retraité qui rêve d'une chasse mythique, Lucille, l'institutrice qui s'est dévouée pour les migrants de la jungle et se retrouve désabusée depuis le démantèlement, et Loïk, être imprévisible mais déterminé, qui n'a pas toujours été du bon côté de la loi, peut-être parce que dans son ascenseur social, il n'y avait qu'un bouton pour le sous-sol. Laissés pour compte ? Pas tout à fait. En marge ? C'est sûr. En tout cas, trop cabossés pour éviter le drame.

Pascal Dessaint nous ramène dans le Nord avec ce trio de personnages qui aiment Jean Gabin, mais qu'on verrait bien chez Bruno Dumont. Il signe un roman noir où la violence n'exclut pas la tendresse.

**Pascal Dessaint** est né dans une famille ouvrière du nord de la France. C'est l'un des auteurs incontournables du roman noir français, récompensé par tous les grands prix de la littérature policière. Ses livres ont été traduits en italien, espagnol, allemand et arabe. Il vit aujourd'hui à Toulouse.

Du même auteur  
chez le même éditeur

*Les Paupières de Lou*  
*Une pieuvre dans la tête*  
*La vie n'est pas une punition*  
*Bouche d'ombre* Prix Mystère de la Critique  
*À trop courber l'échine*  
*Du bruit sous le silence* Grand Prix de littérature policière  
*On y va tout droit*  
*Mourir n'est peut-être pas la pire des choses* Trophée 813  
*Loin des humains* Grand Prix du roman noir français  
*Un drap sur le Kilimandjaro, chroniques vertes et vagabondes*  
*Les hommes sont courageux*  
*Cruelles natures* Prix Mystère de la Critique  
*Tu ne verras plus*  
*L'Appel de l'huître, chroniques vertes et vagabondes*  
*Les Derniers Jours d'un homme*  
*Le Bal des frelons*  
*Maintenant le mal est fait*  
*Le chemin s'arrêtera là* Prix Jean Amila-Meckert  
*Un homme doit mourir*

Chez d'autres éditeurs

*De quoi tenir dix jours*, L'Incertain  
*Les Pis Rennais*, Le Poulpe, Baleine  
*Ça y est j'ai craqué*, La Loupiote  
*Les Voies perdues*, avec Philippe Matsas, Après La Lune  
*Quelques pas de solitude*, La Contre Allée  
*La Trace du héron*, Le Petit Écart  
*En attendant Bukowski*, La Déviation

Le site de l'auteur : [www.pascaldessaint.fr](http://www.pascaldessaint.fr)

PASCAL DESSAINT

**L'HORIZON  
QUI NOUS MANQUE**

Collection fondée par François Guérif

**RIVAGES/NOIR**

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur  
[payot-rivages. fr](http://payot-rivages.fr)

Collection dirigée par Jeanne Guyon et Valentin Baillehache

Couverture © Peter Franck/Plainpicture

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019

ISBN : 978-2-7436-4846-6

*Même en plein soleil  
on est toujours loin du soleil*

Dominique A

*Alors peu à peu sa folie  
a pris le pli du paysage*

Tanguy Viel





UN



# 1

## L'impatience d'Anatole

Le soir, souvent, Anatole sortait ses oiseaux, ses oiseaux mal fichus, sculptés avec un ciseau émoussé, d'une pièce dans le bois flotté, puis peints dans des couleurs franches, peu réalistes mais, il en avait l'espoir, trompeuses. Alors qu'un jour je m'étais moquée, il m'avait renvoyé :

– Tu aurais des certitudes, toi ?

– Non... À part celle d'être prise en tenaille, toujours, entre un mal et un autre.

– Alors les choses, à commencer par mes oiseaux, peuvent bien être comme je le veux, et ce n'est pas un drame si ça tient beaucoup à ma maladresse.

Anatole y mettait tout son cœur mais aucun de ses oiseaux n'était gracieux. Ses courlis ressemblaient à des hérons, ses vanneaux à des pigeons. Il avait insisté, affirmant que ça ne comptait pas, la beauté. Ce n'était pas la longueur du bec ou la couleur du croupion qui attirait les vrais oiseaux, mais une allure, ni plus ni moins, qui rassurait. Il ne semblait pas, pourtant, que beaucoup de migrateurs se laissent bernier.

C'était une période de l'année à forts coefficients de marée. L'ouverture de la chasse était pour bientôt. Anatole se préparait. Il fichait ses appelants dans le sable, les contemplait un petit moment puis se tournait vers la mer, qu'il ne voyait pas toujours. Cette mer se retirait si loin parfois que l'on pensait

que même en courant à perdre haleine, des heures, une journée entière, on ne pourrait jamais atteindre les vagues qui se confondaient longtemps avec les brumes de chaleur. Preuve que la mer existait encore, continuaient à passer ferries et cargos. Les grands bateaux se découpaient sur le ciel nébuleux. Ils se croisaient, paraissant alors glisser non sur l'eau mais à même l'estran, au milieu des chars à voile et des gens à cheval. Belle, spectaculaire et effrayante illusion ! À marée haute, la mer reprenait tout le vaste espace, mais sans s'élever beaucoup, si bien que l'on pouvait encore s'aventurer à pied sur des centaines de mètres, comme marchant sur l'eau, sans être mouillé au-dessus du mollet.

À cet instant, la silhouette d'un vérotier allant à sa pêche rapetissait sur le sable qui luisait. Il se diluerait dans la brume et les vagues.

Quand il ne sortait pas ses oiseaux bricolés, Anatole s'enfermait dans le garage. Dans la hiérarchie des chasseurs, Anatole était au plus bas de l'échelle. Il était condamné à chasser sur la plage. Il ne rêvait plus de posséder un jour une hutte enfouie dans le sable, une belle hutte avec sa pièce d'eau où viendraient se faire occire des canards épuisés. Un canard, même une sarcelle, c'était plus gras qu'un chevalier ou une barge.

Désormais, Anatole faisait donc contre mauvaise fortune belle œuvre ! Chaque année, il s'y remettait avec ardeur, par besoin, plaisir mais aussi, assenait-il, souci de justice sociale. Pas de raison qu'on le prenne tout à fait pour un pleutre. La plupart des chasseurs de plage utilisaient un simple paravent qui résistait mal aux éléments. Anatole avait eu l'idée de construire une hutte mobile, une sorte de boîte, grande comme un piano droit, pourvue de roulettes et d'une sangle pour la traîner derrière soi. Parvenu à l'endroit choisi, il ouvrait la

boîte, qui avait bien sûr une meurtrière, éparpillait ses oiseaux mal fichus puis attendait, bien protégé du vent. Au fil du temps, il avait apporté certaines améliorations, ajoutant notamment de petits compartiments afin d'y ranger ses cartouches, quelques outils, son casse-croûte et de la bière. Ce dispositif était lourd, pénible à manœuvrer dans le vent et le sable mou, mais il faisait plus riche.

Anatole espérait être fin prêt. En attendant l'ouverture, il travaillait à l'abri des regards. Il découpait, sciait, rabotait, clouait ou vissait. Il remplaçait ici une planche, dérouillait là une charnière. L'humidité et le sel rongeaient bois et métal ! Il donnerait bientôt à tout cela un bon coup de peinture camouflage. Quand il en aurait fini et ouvrirait les portes du garage, ça serait un spectacle !

Le garage, posé sur la pelouse, était le point central d'une galaxie composée de trois planètes : la baraque à frites, le mobile home d'Anatole et ma caravane. Pour lui donner une apparence de chalet, Anatole avait habillé son habitation de lames en bois et peint le toit en bleu marine. Ma caravane, qui possédait tout le confort, ne me coûtait que cinquante euros par mois, c'était donné, et même parfois je ne payais pas, ça dépendait si Anatole était mal luné.

J'avais remarqué le panneau accroché au grillage de la clôture. J'avais alors besoin d'un peu de chance. Anatole m'avait demandé si je tenais vraiment à vivre dans une caravane, comme si son panneau n'était qu'une blague, comme si j'étais un peu folle de ne pas redouter un vieux bouc dans son genre. Sur le coup, c'est vrai, il m'avait paru décati, et puis, les semaines et les mois passant, je le trouverais toujours plus jeune, je ne parviendrais pas à comprendre par quelle magie.

- J'ai besoin d'un abri. Maintenant.
- Faut croire...

Et il avait demandé, sans transition aucune, ce qui m'avait un peu déroutée, et avait induit aussitôt la confiance :

- Et t'as une mère ?
- Elle est fâchée parce que j'ai aidé là-bas dans la jungle.
- Elle n'aime pas les gens ?
- Pas tous les gens.
- Un peu comme tout le monde...

Anatole s'était gratté le crâne. Il avait descendu une marche du mobile home. Je voyais, derrière lui sur le mur, trois fusils sur un râtelier.

- Tu es bien jeune pour ça, il avait continué.
- Il n'y a pas d'âge pour se coltiner la misère.

J'avais même cru vaincre à moi seule toute la misère de la Terre. J'avais claqué la porte de l'Éducation nationale et rejoint cette ONG qui entre autres missions se donnait celle de dispenser des cours de français. Je ne m'en étais pas tenue à ce rôle et un jour je m'étais assise au milieu de tous ces visages qui m'étaient étrangement familiers, des toiles de tentes qui gonflaient sous le vent, des arbres abîmés, des détritrus agglutinés à la boue piétinée, et de beaucoup d'espoir malgré tout. Je n'avais plus bougé, quelqu'un m'avait posé une main sur l'épaule et je m'étais mise à pleurer.

- Ça fera cinquante euros, par mois.
- Je m'appelle Lucille, j'ai vingt-six ans et je suis fatiguée de vivre.
- Eh ben, nous voilà bien !

Ça rend nerveux d'attendre. Ou alors Anatole s'est lassé de ses oiseaux en bois flotté. Il les a rangés puis il est rentré dans son faux chalet au toit bleu marine.

Ça rend nerveux, sûrement. Un moment plus tard, un jeune homme a remonté la bande de sable, le large couloir tracé tout droit à travers la vasière, qui conduisait à l'estran. Par l'allure,

il ressemblait à Thibaut, mon ancien amoureux. Anatole a levé un rideau pour le regarder passer à travers la haie de thuyas malades.

Le gars s'arrêtait tous les dix mètres et explorait le paysage avec ses jumelles. C'était marée basse et la vasière présentait une jolie couleur verte grâce à la salicorne. Le rideau est retombé. Anatole a pris un fusil au râtelier, mis des cartouches dans sa poche puis il est sorti.

Les inconnus avec des jumelles, on les voit d'un mauvais œil par ici. L'air de rien, Anatole a suivi le gars, qui n'était pas sur ses gardes et a sursauté lorsqu'il s'est adressé à lui.

– Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? a demandé Anatole, sèchement.

– Les migrations d'oiseaux. En ce moment, il y a des nuées de bécasseaux et de gravelots.

Anatole a pensé qu'il s'agissait d'oiseaux qui ne se chassaient pas, à cause de leur taille, d'après la réglementation, mais il a poursuivi tout de même :

– Tu ne chercherais pas à déranger ma chasse ?

Le jeune homme n'a rien montré de son agacement ou d'un sentiment pénible qu'il pouvait éprouver.

– La chasse n'est pas ouverte, a-t-il répondu simplement.

– Oui, mais c'est pour bientôt.

– Ce n'est donc pas encore.

Un dialogue de sourds. Ils étaient tous les deux sur la bande de sable, Anatole avec son fusil en bandoulière et lui qui scrutait l'éstran avec ses jumelles. À quelques jours de la chasse, il y avait d'autres chasseurs qui se promenaient sur le rivage avec leur fusil, en repérage, ça faisait partie du rite, de la préparation mentale. Anatole a gardé le silence un petit instant puis il a demandé :

– Et ça a beaucoup de sens de regarder les oiseaux si tu ne les tues pas ?

## Le Cochon Noir

J'avais déménagé à la nuit, alors que ma mère dormait. Je m'en étais voulu plusieurs jours, non d'être partie mais de l'avoir fait en catimini. Je n'avais pas emporté grand-chose, à peine de quoi remplir le coffre de ma voiture.

Anatole s'était attendri et encore aujourd'hui il ne résistait pas parfois à l'envie de me raconter une histoire. Il essayait ainsi de me ramener à la raison. C'était peut-être bien une manière de me faire la leçon. J'estimais qu'il en avait un peu le droit, eu égard à son âge.

Anatole parlait d'un ton tranquille. Avais-je eu vent de la tragédie qui s'était jouée au Cochon Noir ? Des cochons, en existait-il comme le pain ou les moutons ? Était-ce un signe particulier d'humour ou d'ironie ? La trace d'un mauvais souvenir ou d'une triste aberration ? Dans tous les cas, sur la carte, le Cochon Noir était un simple lieu-dit qu'un chenal séparait de la ville fortifiée, à quelques kilomètres d'ici. De rares habitations, quelques saules et surtout des prairies plates et des fossés où il ne ferait pas bon se cacher.

Anatole évoquait un temps qu'il n'avait pas connu. Mai 40, il n'était pas né. Des milliers de civils, des familles entières avaient fui la Belgique toute proche, à pied, à vélo ou en carriole. Ils allaient sur les routes, ils voulaient échapper à la mort. Il se racontait que le pire advenait à ceux qui étaient



restés derrière. On parlait d'enfants pendus à des réverbères, de femmes violées puis dépecées. Tout pouvait arriver et d'ailleurs, bientôt, ils avaient été arrêtés dans leur fuite illusoire. Les plus vaillants avaient pensé à rebrousser chemin, peut-être, pas sûr.

Les Allemands encerclaient le littoral. Ils envahiraient tout. C'était une question d'heures. Les Français tenaient encore la ville fortifiée. Ils contrôlaient le pont tournant, et un ordre venait de tomber : plus aucun civil ne devait passer. Ainsi des centaines de réfugiés s'étaient retrouvés là, au Cochon Noir, à bout de force, piégés. Et soudain des automitrailleuses avaient surgi, et puis des tanks. La tuerie avait commencé. À l'aveugle, des deux camps, les canons faisaient feu. Des femmes et des enfants et des valises éventrées jonchaient le sol. Le salut aurait pu venir du ciel. Des avions alliés, en effet, étaient apparus. Français ou anglais ? Qu'importe, pourvu qu'ils mettent fin au calvaire. Mais aussitôt, ils avaient lâché leurs bombes sur toute la zone, sans distinction de cibles.

Les combats s'étaient poursuivis au milieu des survivants. Des cadavres de soldats s'étaient ajoutés au charnier. Des corps ne seraient jamais identifiés. Plus tard, on avait creusé des fosses communes. Il faisait beau en mai 40, et même très chaud. Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le début du carnage et ça puait à faire vomir. Les Allemands avaient tiré sur les gens du coin qui détroussaient les morts. Plus personne, jamais, ne parlerait de tout ça.

Nous étions sous l'auvent. Une pluie fine tombait. Des petits escargots jaunes s'étiraient sur les tiges des plantes desséchées. Nous buvions, moi un lait un peu frais, Anatole une anisette très légère.

– Des marmots ont erré dans la campagne comme des fantômes, pendant des jours...

Que voulait-il m'expliquer ? Que notre région était tout particulièrement marquée par le malheur ? Il en était passé par ici des réfugiés et plus encore, chaque fois pour fuir la guerre. Et ça rendait les autochtones comme ils n'étaient pas d'ordinaire, moins tolérants et plus méchants. Certains en profitaient même sans vergogne. Belges, Soudanais, Libyens ou Syriens, ça se terminerait toujours mal.

– Des gens d'ici se sont retrouvés dans la nasse. Ma mère s'est cachée dans une cave. La baraque a été soufflée au-dessus d'elle. Plus tard, on l'a sortie des ruines. Un officier allemand lui a parlé mais elle est restée muette. On lui avait bien dit qu'il ne fallait pas leur parler, aux boches. Le gars était pourtant gentil...

Anatole terminerai son anisette et en resterai là. Il disait que son foie était malade, à cause de ce qu'il buvait à l'époque où il était chauffeur brasseur. Ça lui arrivait souvent de siffler les fonds de bouteilles dans les casiers à remporter. Il avait ensuite exercé d'autres métiers et ça l'avait sauvé. Anatole n'abusait plus d'alcool qu'en de rares circonstances.

– Ma mère portait mon frère dans son ventre, et il ne serait pas né si elle était morte sous les décombres, et moi non plus quelques années plus tard... Tu imagines le monde sans moi ?

Il a souri. Il n'osait pas encore me passer une main dans les cheveux mais ça viendrait bientôt.

– Elle a été prise entre deux feux, comme tous les autres, entre les ennemis et les amis, va-t'en savoir vraiment qui était qui, en tenaille, tu dirais... Ce que je veux te dire, c'est que tant que tu n'es pas écrasé entre deux mâchoires, que tu es encore vivant, même mal en point, hein ?

– Tu n'as pas à te plaindre...

– Pas plus qu'il n'est décent, petite, pas plus.

Un autre jour, Anatole a eu un geste vague vers l'ouest. De ce côté-là, sur fond de falaises lointaines, semblaient alignés, sans fin, usines, beffroi, phare, bateaux et jetées. Entre tout ça et nous, s'étendaient de larges dunes et l'immense vasière. Anatole n'avait pas besoin d'être précis.

– À combien ? il a demandé comme s'il ne le savait pas lui-même.

– À vol d'oiseau ? Trois kilomètres, je pense.

– Et c'était aussi terrible qu'on le dit ?

– Plus encore...

– Pourtant jamais personne ne venait par ici...

– C'est que, sans doute, ils avaient peur de se perdre au milieu des huttes...

– Ils auraient été accueillis à coups de fusil, tu sais ? On ne déteste pas les étrangers, mais ça ne pourrait pas marcher.

Anatole avait repeint trois oiseaux. Un petit vent d'est soufflait et il les avait plantés dans la pelouse que protégeaient un peu nos habitations hétéroclites. Je n'avais pas d'autre choix que de le laisser croire ce qu'il avait envie. À cet instant pourtant je trouvais ses oiseaux plus laids que d'habitude.

Avec Anatole, ça serait souvent, de ma part, beaucoup d'efforts pour ne pas me fâcher, et toujours le réconfort, après coup, qu'il n'en aille pas autrement.

– Tu dois te divertir, il m'a dit ensuite, après un long silence, et il a passé une main dans mes cheveux, voilà, il avait osé enfin.

Me divertir ! Je me demandais bien comment, et ce conseil me paraissait incongru venant de quelqu'un dont le plaisir principal était par bien des aspects mortifère, dont l'aboutissement, après une patience nerveuse, était marqué la plupart du temps par la frustration.

J'avais déjà surpris Anatole, la mine renfrognée, le regard presque éteint. Il m'avait alors rappelé mon père qui pleurait à son coin de table, et puis qui se justifiait, expliquant que

c'était à cause d'une mélancolie pénible, une mélancolie féroce, et cela m'effrayait. Étions-nous destinés au chagrin ? J'étais tout près de le croire. Fatalement, nous nous aimions d'une façon détournée, laborieuse et inquiète.

La main d'Anatole dans mes cheveux m'a fait me ressouvenir de quand j'étais petite. Lorsque j'avalais un noyau de cerise, ma mère était effrayée à l'idée que je puisse m'étrangler, m'étouffer, elle aurait bien appelé aussitôt les pompiers, tandis que mon père s'empressait de me tâtonner le crâne pour sentir si des branches ne me poussaient pas déjà. « Tu auras un cerisier sur la tête ! » Et je m'imaginai bien embêtée pour me coucher, me mettre sous les draps, ou passer la porte de la cuisine, et comment me comporter quand les oiseaux mangeraient les cerises et qu'à l'automne les feuilles tomberaient ! À quel moment avais-je cessé d'y croire ? Quand donc mon père avait-il perdu sa belle joie ? Il m'aimait, j'en suis persuadée, et pourtant un jour il était parti très loin pour satisfaire une envie démesurée de vivre.

En guise de divertissement, il y avait tout de même les bateaux. Les ferries qui sortaient ou rentraient dans le port en chantier. Les monstres qui parfois patientaient des heures vers les bancs de sable, dans l'attente du pilote qui arriverait par hélicoptère et les guiderait vers l'autre port, à l'est. Tous les cargos, vraquiers, pétroliers, porte-conteneurs et voiliers ! Quand les conditions étaient favorables, on voyait les falaises blanches de l'autre côté de la mer, les falaises tant rêvées. Tous les bateaux, comme en un même et perpétuel mouvement, et puis l'étrange phare penché dans le sable.

À certains moments, je me livrais à un jeu bien innocent. Je fermis un œil comme on regarde dans une longue-vue. Le phare paraissait insignifiant et je le prenais entre le pouce et l'index. Quelle impression de puissance ! Ou je tendais la main à plat et les navires s'échouaient sur ma paume. Ils ne paraissaient jamais aller vite. Je suivais leur progression. Il

arrivait que je les serre dans mon poing. Je les gardais ainsi et tardais toujours à les rendre à la mer.

Anatole a senti que j'étais ailleurs et m'a touché le bras, me regardant avec un air de dire : « Ça va, tu as toujours des rêves ! » Et puis il a bougé ses oiseaux fraîchement peints sur la pelouse, se plaignant de l'humidité qui empêchait qu'ils sèchent tout à fait. Je me suis demandé pourquoi il ne les avait pas plutôt mis à l'abri. Espérait-il qu'une fois peints ils s'en-voient ? Ses doigts étaient tachés de noir et de vert. Il s'est essuyé avec le bas de son gilet déjà très sale. Maintenant, il était malgré tout content de lui.

– Ce qui serait bien avant de mourir, ça serait d'être heureux, un peu, tu ne crois pas ?

## Après nous les mouches !

Loïk, lui, était arrivé par un soir d'orage. Il s'était ensablé dans le cul-de-sac. Sa voiture avait fumé puis brûlé. Il avait regardé les flammes sans paraître perturbé le moins du monde. Il avait sauvé quelques affaires. Il portait à l'épaule un sac comme en possèdent les marins au long cours. Anatole était justement là et observait aussi les flammes qui dévoraient le skai et faisaient fondre le plexiglas.

– Faudra pas laisser ton épave ici, avait dit Anatole.

– Ça servirait à quoi de s'embêter à la mettre ailleurs ? lui avait renvoyé l'autre.

– Après tout, je m'en fiche.

– Alors tout va bien ?

– Dans le moins pire des espaces vivables en tout cas.

La nuit tombait. Intriguée par la couleur dorée que soudain le ciel avait prise, j'étais accourue. Le vent tournait sans cesse et attisait l'incendie. La chaleur n'était pas supportable et nous avons bientôt reculé sur la bande de sable.

Anatole, qui avait le cœur sur la main, et je pensais que ça pouvait représenter un danger évident, a lancé :

– Je parie, mon gars, que tu cherches un endroit pour vivre ?

– Je ne suis pas ton gars. Mais si je peux garer mes fesses un moment, ça serait bien, oui.

Après quelques secondes, il a ajouté :

- Je vous préviens, je ne suis pas un cadeau.
- Alors comme ça on n’aura pas à sortir les confettis. Ça fera cent euros.
- À ce prix-là !
- Attends de voir le palace.

Anatole m’a coulé un regard comme pour me consulter, mais je n’avais pas mon mot à dire et je réagis seulement s’il pensait me faire partager la caravane avec ce gars-là. Ce n’était pas dans son idée. Il y avait la baraque à frites posée sur ses cales au fond de la parcelle. Le souvenir encombrant d’un de ses nombreux métiers. Trois années d’une aventure magnifique, de transhumances insolites, jusqu’à ce que, suite à un départ de feu sans gravité, les assurances lui cherchent des poux dans la barbe. Une baraque mauve avec de jolis dessins de cornets de frites et de hamburgers aux couleurs flashy. Désormais une coque vide qu’il serait possible d’aménager, malgré l’étroitesse. Anatole avait revendu les friteuses, consommé les sauces barbecue et samouraï et apporté la plupart des ustensiles à la déchetterie.

Anatole aurait fait confiance à un pitbull. Il me dirait un peu plus tard : « La vie m’a appris qu’il ne peut y avoir toutes les qualités en une seule personne, ni tous les défauts. » Ça rendait charitable.

Loïk avait le visage abîmé, marqué naturellement par les ans mais aussi, sans doute, une arme blanche qui lui avait entamé le nez. Néanmoins, ce jour où nous l’avons vu pour la première fois, ni la colère ni l’amertume ni la folie, aucun sentiment qui aurait pu nous nuire ne s’y lisait.

Loïk revenait de loin, comme sa bonté dont il avait cru que jamais elle ne se manifesterait, ça relevait à son sens du petit miracle. Dès le lendemain de l’incendie de sa voiture, à la